



AU PAYS DES NOIRS-MARRONS,
L'ESPRIT DE LA FORÊT A TOUJOURS LE DERNIER MOT

Les femmes amérindiennes du village de Gallibi, près de l'embouchure du Maroni, commémorent la disparition, un an auparavant, d'un puissant chaman. Les communautés amérindiennes, comme noires-marrons vivent sur les deux rives du fleuve, faisant fi de la frontière tracée entre les deux pays.



MAIN-D'ŒUVRE BON MARCHÉ, LES BAGNARD ONT CONSTRUIT DE BRIQUES ROUGES, LA CITÉ COLONIALE

La veuve rit en dansant. Les pompons multicolores de son costume traditionnel épousent ses mouvements, exécutés main dans la main avec les autres femmes de Galibi. Tatouées de moustaches de félin, elles commémorent ensemble le décès d'un chaman disparu un an plus tôt. Les hommes les fixent laconiquement, paralysés par la chaleur écrasante mêlée aux effets du *cashiri*, une bière à base de racines de manioc fermenté. Deux jeunes gravitent autour de l'assemblée, offrant dans des bols le breuvage rosâtre à l'odeur de vomit que nous ne pouvons refuser. Aux pulsations des tambours à peau de jaguar répondent les invocations des danseuses, adressées aux ancêtres amérindiens qui ont donné leur nom au village : « Venez danser avec nous, venez

partager notre joie ! » Les vibrations de leurs chants traversent le village surinamien, avant de se perdre dans l'estuaire du grand fleuve Maroni. Loin sur l'autre rive, un orage balaie la Guyane. On estime à trente mille le nombre d'Amérindiens qui vivaient sur le territoire de la Guyane avant l'arrivée des explorateurs espagnols au XVI^e siècle. Bien qu'annexée en 1630 par Louis XIII, la région se développa très lentement. Des dix mille colons qui débarquèrent en 1763, six mille périrent rapidement de la malaria et de la fièvre jaune. À leur retour en France, les survivants scellèrent la sinistre réputation de la Guyane avec leurs récits d'horreur. Napoléon III transforma la possession en colonie pénale et offrit au pays sa plus célèbre image. Entre 1852 et 1953, plus de 70 000 forçats – dont Alfred



Dreyfus et Henri Charrière, dit « Papillon » – furent internés dans l'infâme bagne. Nombre d'entre eux ne survivront pas à leur condamnation. Les derniers bagnards sont morts il y a quelques années, et aujourd'hui, Saint-Laurent-du-Maroni rénove son étonnante architecture de colonie pénitentiaire, tout un quartier baptisé le « Petit Paris ». À la fraîcheur du soir, deux fillettes frondeuses escaladent l'imposant canon qui veille sur les vestiges carcéraux. En contrebas, le cours du fleuve emporte avec lui les souffrances du passé.

Avec ses cinq cent vingt kilomètres de long, le Maroni constitue le principal axe de communication pour la moitié ouest du pays. Il forme une frontière naturelle avec le Surinam, aussi fluide que le cours d'eau lui-même, comme l'explique Marc Dabrigeon, guide dans la région. « Les familles sont partagées entre les deux pays. Un enfant est déclaré en France, l'autre au Surinam, et le troisième n'a aucun papier parce qu'il est né sur le fleuve ! » Un trafic ininterrompu d'embarcations achemine au Surinam la population de Saint-Laurent venu se procurer l'essence et l'épicerie à moitié prix, expédiant en Guyane une main-d'œuvre bon marché. Malgré l'effort des gendarmes, l'étirement de la frontière et le manque d'effectifs rendent les

Une extraordinaire biodiversité

Vue du ciel, la Guyane est la plus vaste étendue sauvage... d'Europe. Un extraordinaire tapis végétal qui s'étend sur huit millions d'hectares. Composée de 90 % de forêt primaire, la canopée peut atteindre 40 à 50 mètres de haut. On compte près de cent essences d'arbres par hectare contre 10 à 15 sur le Vieux Continent. L'homme, ici, est un étranger dans un territoire qui abrite 170 espèces de mammifères, 720 espèces d'oiseaux et 100 espèces de poissons d'eau douce. Mais ce sont essentiellement les insectes

qui règnent en maîtres, avec 350 000 espèces déjà recensées. Leur taille est cinq à dix fois supérieure à celle de leurs homologues européens. En 1992, au sommet de Rio, on proposa la création d'un gigantesque parc de trois millions d'hectares pour tenter de protéger l'une des dernières forêts équatoriales du monde. Douze années plus tard, la proposition est toujours « à l'étude ». Serait-ce par coïncidence que les plus prometteuses zones aurifères se situent dans le périmètre de la réserve proposée ?...

G-dessus :

L'activité de Saint-Laurent-du-Maroni démarre dès les premières lueurs du jour, avant la chaleur épouvantable du milieu de journée.

G-centre :

Un pirogier s'éveille à Papaïchton. Les Noirs-marrons restent les grands spécialistes du fleuve pour le convoyage du fret et des personnes, remontant le Maroni sur près de cinq cents kilomètres.





DANS CES RÉGIONS MINIÈRES, ON PEUT PERDRE LA VIE POUR UNE CIGARETTE, LA TÊTE POUR UNE PÉPITE

Ci-dessus :

Le sous-sol de la Guyane regorge d'or. Après la ruée des « années glorieuses », entre 1854 et 1950, une seconde fièvre s'est récemment emparée des habitants du fleuve et l'on arbore fièrement la plus grosse pépète qu'on ait trouvée. L'État a du mal à contrôler un si vaste territoire.

tentatives de contrôles illusoire. Françoise Daniel, institutrice à Apatou, se souvient de la guerre civile au Surinam : « Des bandits s'étaient installés sur les petites îles en amont du fleuve. Ils nous dévalisaient chaque fois que l'on traversait, et la police ne pouvait rien faire car ces îlots sont des zones de non-droit ! »

LE REFUGE DES ESCLAVES

Les quatre couronnes en or dévoilées par le sourire du capitaine Caracas brillent au soleil. Assistant chef coutumier du village de Tabiki, au Surinam, il nous convie à partager une bouteille de rhum pour parler de son peuple. Nous sommes au cœur du pays des Noirs-marrons, ou Bushinengés, descendants d'esclaves enfuis des plantations anglaises et néerlandaises

qui s'établirent dans la jungle épaisse, le long du Maroni. Nous lui demandons quand fut créé son village. S'exprimant d'abord dix minutes en tiki-tiki, la langue indigène, il hasarde enfin une réponse : « Quatre cents, cinq cents ans ? ». Une date improbable d'un point de vue historique. Il connaît pourtant le nom du héros qui les libéra, mais il lui est interdit de nous le révéler. Nous pensons aussitôt à l'effigie de bois représentant un homme, qui se dresse sur la place principale, le cou entouré de chaînes mais les mains libres. Nous demandons si nous pouvons le photographier, ce à quoi Caracas réplique d'un air placide : « C'est l'esprit qui décidera de vous donner la photo ou non. » Avant notre départ, il versera un peu de rhum sur le sol, en murmurant une prière pour nous protéger des risques du voyage.

Au pays des Noirs-marrons, le Gran Man a le dernier mot. « Même le maire doit venir me voir quand il y a un problème ! », déclare le Gran Man Doudou dans son bureau du village français de Papaichton. Lui aussi nous adresse une prière, en versant du rhum dans une caisse de bois surmonté d'une croix, premier témoignage de bienvenue que nous recevons de ce côté du fleuve, depuis notre départ de Saint-Laurent. Les habitants sont suspicieux envers les visiteurs et nos salutations sont rarement retournées. Le lendemain matin, le brouillard se retire comme le voile d'un rideau. Près de l'embarcadere, des enfants s'emploient à faire la lessive, la vaisselle et à pêcher de petits poissons argentés, pièces de métal et tessons de bouteilles sous les pieds. Comme dans la plupart des villages qui jalonnent cette section du fleuve, les rives sont jonchées de débris. Si les gens ici semblent parfois manquer de respect pour leur fleuve, peut-être est-ce parce qu'il leur mène la vie dure. Un voyage sur le Maroni s'apparente davantage à une expédition qu'à une croisière. Installé à la proue, un takariste guide la pirogue dans le labyrinthe de rochers qui freinent sa progression. Aux sauts, ou rapides, de Poligoudou, notre piroquier, surnommé la Classe, insiste pour que nous revêtions nos gilets de sauvetage. À cet

L'empoisonnement au mercure

De toutes les techniques d'extraction aurifères, l'emploi du mercure pour amalgamer les paillettes extraites de la boue est la méthode la plus utilisée. Bien que certains procédés d'orpaillage permettent de récupérer jusqu'à 85 % du mercure, ils restent lents et chers, le plus souvent ignorés. La pollution des rivières aux abords des exploitations minières devient un problème alarmant pour les communautés qui vivent en aval des cours d'eau et qui consomment de grandes quantités

de poissons. Une étude épidémiologique réalisée en 1997 par le réseau national de la Santé publique montre que le seuil de contamination acceptable fixé par l'Organisation mondiale de la santé est largement dépassé. Dans certains villages amérindiens wayanas, 65 % des adultes et 80 % des enfants présentent une contamination au mercure supérieure à la norme de l'OMS, et parfois des cas extrêmes (près du triple).

Contre :
Les Noirs-marrons sont les descendants d'esclaves en fuite de l'ex-Guyane néerlandaise au XVIII^e siècle. Ils se sont installés sur les deux rives du Maroni et perpétuent un mode de vie traditionnel, influencé par leurs racines africaines.





À la recherche de traces de paludisme, un technicien du service de la Santé analyse les plaquettes sanguines des habitants amérindiens du village de Antecum Pata. Cette zone du haut Maroni est interdite aux touristes afin de préserver leur mode de vie originel, mais le monde moderne trace inmanquablement son chemin, même dans les régions les plus reculées.

POLLUTION OU MALADIES MENACENT PLUS QUE JAMAIS LES HABITANTS ORIGINELS DE LA FORÊT

endroit, les canots chavirent régulièrement, abandonnant parfois et pour toujours leurs passagers au fleuve. En franchissant le saut, les vagues s'abattent sur la pirogue pour rebondir et gifler le visage. La Classe mérite son surnom.

Il faut trois jours pour remonter le Maroni de Saint-Laurent à Maripasoula. Dès 9 h 00 du matin, la chaleur devient étouffante. Coïncés entre d'infinies parois végétales, sous un soleil sans pitié, nous avons la fâcheuse impression d'être immergés dans la vapeur d'une cocotte-minute. Pénétrer dans la forêt, c'est plonger par répit dans un monde de ténèbres, après l'aveuglante lumière du fleuve. Curieusement, nous rencontrons peu de traces de vie animale – anacondas et jaguars sont de plus en plus rares –, et nous nous attardons sur les fourmis électriques aux morsures inoubliables.

ZONE INTERDITE

Si les ressources de la forêt représentent une véritable mine d'or, elles reposent aussi sur une mine... Quatre tonnes d'or sont officiellement déclarées chaque année, mais l'on extrait clandestinement dix fois plus de minerais. Les exploitations sont cachées à l'intérieur du pays, vers le sud – comme à Dorlin, ville mythique comptant deux à quatre mille ouvriers, des Noirs-marrons, mais aussi de nombreux garimpeiros brésiliens. C'est une authentique ville du Far West, où un homme peut perdre la vie pour une cigarette, et sa tête pour une pépite. Des barges flottantes tamisent les résidus charriés par la boue fluviale. Jorge dirige l'une d'elles, amarrée au milieu du fleuve, près de Maripasoula, centre du négoce de l'or. Il vit ici depuis six années, dans une pièce de quatre mètres carrés. Dès qu'il le peut, il envoie de l'argent à sa famille restée au Brésil. « Je ne veux pas de problèmes, j'essaie seulement de survivre »,

confie-t-il. Nous le comprenons, n'ajoutant rien sur la destruction et la pollution massive de l'environnement liée à l'extraction de l'or.

En nous enfonçant au-delà de Maripasoula, l'activité sur le fleuve ralentit subitement, dès le franchissement de la « Zone interdite ». Cette région couvrant le tiers sud de la Guyane est hors d'accès des touristes, afin de protéger les Wayanas et autres tribus amérindiennes qui y résident.

Tandis que nous nous installons dans un carbet, un refuge ouvert aux visiteurs, de jeunes garçons vêtus du kalimbé, un pagne rouge vif, s'ébattent sur le terrain de football. « Ils sont obligés de le porter à l'école », explique Boom-Boom, un villageois. Lorsque nous lui demandons pour quelle raison le fils blanc de l'institutrice est autorisé à porter des vêtements contemporains, il nous sourit d'un haussement d'épaules. À la fin de la classe, les enfants enfilent de nouveau leurs shorts et tee-shirts Nike... Face au fleuve, un jeune garçon joue au ski alpin sur sa Gameboy. D'autres regardent la télévision par satellite. Nous interrogeons Tishingiri, fils d'un chef coutumier, sur la présence d'une si luxueuse modernité dans une communauté qui, jadis, se targuait d'assurer son autosubsistance. « On touche quasiment tous le RMI ici. » En classant cette région « zone protégée », on peut se demander de quels dangers sommes-nous censés défendre ces gens...

Il y a bien longtemps, les Indiens Guaraos dénommaient la région qui s'étendait entre les fleuves Orénoque et Amazone guyana et qui signifiait un pays sans nom. Aujourd'hui encore, en remontant le Maroni, on a l'impression que la Guyane n'est qu'un nom sur une carte. Ce serait plutôt un vaste territoire composé de communautés vivant les unes à côté des autres. Et Tishingiri de confirmer : « Je suis Wayanais, je ne me sens pas français du tout. » ■